ENTRETIEN AVEC JONATHAN BARBARY

Parmi les adeptes des arts martiaux chinois en France, Jonathan Barbary est l'un des rares Sifu (maître en cantonais) qui peut se prévaloir d'avoir été formé selon les méthodes traditionnelles en Chine et plus particulièrement dans la province de Canton. Il vient de publier en auto-édition un ouvrage majeur sur le cœur de sa pratique, la boxe Pakmei du grand maître Lao Siu Leung de Foshan. Dans le long entretien qu'il nous accorde dans ces pages, il revient sur son parcours et ses expériences, non seulement dans le domaine l'art martial qu'il représente désormais en Occident mais aussi dans celui des armes du kung-fu dont il est un éminent spécialiste.

Jonathan, pourrais-tu te présenter à nos lecteurs qui ne te connaissent pas encore et retracer tes débuts ?

Bonjour José, je m'appelle Jonathan Barbary, je suis originaire de Toulouse et j'ai bientôt quarante et un ans. Je pratique les arts martiaux depuis très exactement trente et un ans. J'enseigne aujourd'hui dans mon école proche de Perpignan ainsi qu'à l'étranger, dans divers pays d'Europe, en Amérique du Nord et du Sud. Enfant, j'étais assez turbulent, un peu colérique, j'avais la bagarre facile... Comme toute situation était bonne pour en découdre, ma mère décida qu'il était préférable que j'aille exercer mes talents en devenir dans un cadre sécurisé plutôt que dans la cour de l'école ou contre la famille de Portugais du rez-de-chaussée de mon immeuble. J'ai donc débuté la pratique des arts de combat à l'âge de dix ans par la savate à la MJC du quartier. Assez rapidement, vers mes treize ans, je me suis dirigé vers la boxe américaine (Full Contact) que je trouvais plus agressive. Lors d'un gala d'arts martiaux, je découvris le taiji quan de l'école Yang dont la pratique m'apporta une certaine sérénité ainsi qu'une forme de ce que je croyais être de la spiritualité. Trouvant les boxes pieds-poings techniquement incomplètes, je me suis alors dirigé, parallèlement à ma pratique

du taiji quan, vers la pratique du kung-fu. Ce fut à la suite du visionnage d'un reportage sur les fameux « moines » de Shaolin qui m'émerveilla et que je découvris dans une fenêtre minuscule de la mosaïque de chaînes câblées dont je n'étais pas doté. Tu imagines assez facilement l'enthousiasme que des hommes vêtus de toges jaune-safran, portant les marques d'encens brûlé sur leur crâne rasé, méditant, s'entraînant à longueur de journée et cassant des pierres avec leurs mains nues pouvaient engendrer chez un très jeune adolescent féru d'arts martiaux. Simultanément, je fréquentais la communauté asiatique toulousaine et participais à un groupe de Danse du Lion qui officiait pour le compte de la pagode bouddhiste vietnamienne Linh Son de Cugnaux. En ces lieux, je fus initié par les bonzesses à la doctrine de la Terre Pure, courant bouddhiste chinois. Dès lors je ne quittais plus l'univers des arts de combat chinois et cette culture qui me nourrit encore à ce jour.

Avec son frère d'armes Bui Vulong, lors de son premier voyage à Hong Kong

Quelles écoles de kung-fu as-tu fréquentées avant d'entrer en contact avec moi, il y a une vingtaine d'années ?

J'ai commencé par le « Kung-fu Wushu », système synthétique très peu pertinent créé par Dan Schwarz et consorts, qui était un pot-pourri de formes provenant de divers styles n'ayant guère de liens entre eux. Je bifurquai ensuite vers un style sino-vietnamien nommé Hong Quyen. Mais l'art purement chinois me manquait et je décidai de faire le tour de tout ce qui se faisait en France, visitant de nombreux enseignants et écoles de l'époque. Nous étions alors au début des années 2000 et c'est à cette époque que je pris la décision d'entrer en contact avec toi. Étant un de tes fidèles lecteurs, je me dis que s'il y avait une personne qui pouvait m'informer sur le lieu où je pourrais trouver « le véritable kung-fu », c'était bien toi. J'attrapai le bottin et appelai un à un tous les Carmona de Paris demandant à parler à José, s'il y en avait un, jusqu'à réussir (au quatrième ou cinquième appel) à avoir ta maman au téléphone qui me promit gentiment que tu me rappellerais, ce que tu ne

manquas pas de faire. Tu me signifiai alors tristement la pauvreté de ce qui se trouvait dans l'Hexagone et/ou de la disparition des différents enseignants et styles que tu avais pu interviewer dans le cadre de ton travail pour la revue *Arts et Combats*. À la suite de notre échange, je décidai de me rendre aux USA, à Kensington, une bourgade de l'État du Maryland pour pratiquer le style Hong Fut (*hongfo pai* 洪佛派), boxe hybride de la province du Guangdong. Je rejoignis ainsi l'école du Sifu Tai Yim, autorité mondiale du style. Constatant que le système ne me convenait pas, je décidai alors de reprendre ma route pour me rendre en Chine avec mon meilleur ami Bui Vulong, en commençant par l'île de Hong Kong. Sur place, nous testâmes de nombreux styles et maîtres jusqu'à apprendre par un tenancier d'une minuscule boutique d'arts martiaux du quartier de Sam Shui Po, que dans la ville de Foshan, en Chine continentale, il y aurait certainement ce que nous étions venus chercher. Ayant une expérience de la rue et évoluant pour mon métier dans le monde de la nuit, j'avais une vision assez précise de ce que je désirais : quelque chose de rapide, d'agressif et d'extrêmement pragmatique. Sur les conseils du boutiquier, je me rendis donc à Foshan et y découvris alors le fameux Pakmei et ses maîtres que je ne quittai dès lors plus. Je démarrai ainsi l'apprentissage auprès de Sifu Chan Yau Man 陈幼民 qui m'introduisit par la suite auprès de Sifu Lao Wei Kei 刘伟基, chef actuel de la lignée. En raison des dégâts de la révolution culturelle, le style Pakmei ne disposait pas d'un large éventail d'armes traditionnelles. Pour combler cette lacune, je me suis rapproché de maître Lai Chun Wah 黎振华 de Hong Kong auprès duquel j'ai étudié environ soixante-dix formes armées. À ce jour, Je poursuis cette étude auprès de lui et je voyage régulièrement à travers la Chine à la recherche d'armes et de styles très spécifiques.

Au cours de nos échanges, tu n'as guère été indulgent envers les premiers propagateurs français du kung-fu, point de vue que je partage. Quel bilan tires-tu de l'histoire du kung-fu en France ?

À l'exception d'une infime poignée d'artistes martiaux dans lesquels tu t'inscris, il est vrai que la diffusion faite par les pionniers fut catastrophique et a engendré confusion et désinformation. Il y avait à boire et à manger, un véritable gloubi-boulga de formes provenant de styles divers combinés comme s'il s'agissait d'un style unique. Cet enchevêtrement allait contre tout sens logique faisant fi de la stratégie et des concepts structuraux de chaque école. Comment développer quoi que ce soit en pratiquant trois mois une forme de *choy lay fat* (célèbre boxe cantonaise NDLR) dont la structure et la stratégie se développent par des mouvements en balanciers et poursuivre les trois mois suivants par une forme de *tanglang quan* (boxe de la mante religieuse) dont la structure implique que les coudes ne doivent pas se décoller du corps ? Enchaîner forme après forme par des positions tantôt larges et basses, tantôt hautes et resserrées… ou encore des coups demandant à chaque changement de revenir aux hanches alors que d'autre repartent de la ligne centrale ou par effet de balancier. Autant d'incohérences qui ne permettaient pas de développer quoi que ce soit de consistant. Il en résulta que personne n'était en mesure de combattre en employant son système propre, préférant alors utiliser les techniques du kick-boxing. Un fossé séparait ainsi le travail des formes et celui du combat : une aberration… Les choses commencèrent à évoluer positivement avec la génération dans laquelle je m'inscris qui, à partir du début des années 2000, voyagea aux sources et en ramena des styles complets. Mais nous sommes encore trop peu nombreux et l'empreinte laissée est profonde et persistante. Il faudra encore beaucoup de travail de propagation pour faire valoir la réalité et la profondeur des arts du poing chinois authentiques.

Venons-en à ton école, le Fatsan Pakmei. Quelles sont ses origines? Qui est le maître Lao Siu Leung 刘少良*?*

Il est dit que le style serait né sur le mont Emei, dans la province du Sichuan à l'ouest de la Chine et qu'il résulterait d'une combinaison de boxe de Shaolin du Sud et de pratiques taoïstes du Emei. Il aurait été créé par un moine surnommé Pak Mei 白眉, « Sourcils Blanc s», sobriquet attribué en raison des longs sourcils blancs que ce dernier arborait. Ce moine aurait été un renégat du temple Shaolin de Quanzhou dans la province du Fujian. Le style se serait ensuite diffusé dans la province du Guangdong, engendrant alors différentes lignées. Bien sûr, l'histoire et la tradition orale sont deux choses à distinguer rigoureusement lorsque l'on parle d'arts martiaux chinois. Son histoire

précise est complexe et j'invite les lecteurs à se procurer mon ouvrage qui la retrace de façon exhaustive. Maître Lao Siu Leung fut le divulgateur de la boxe Pakmei à Foshan. Il fut le père de mon maître Lao Wei Kei. Durant les années 1960, il donna au style ses lettres de noblesse en l'enseignant dans une version très agressive.

À droite, le grand-maître Lao Siu Leung

Les pratiquants français sont habitués à suivre des stages, des formations payantes… Il s'agit là du système d'apprentissage moderne qui présente des avantages, mais n'a pas grand-chose à voir avec la tradition. Peux-tu éclairer nos lecteurs sur le mode d'apprentissage traditionnel qui fut de rigueur avant la vulgarisation du kung-fu en Occident et que tu as toi-même connu ?

C'est en fait une question complexe qu'il faut nuancer. La commercialisation de l'enseignement martial ne date pas d'aujourd'hui. Par le passé, lorsqu'un maître possédait de grandes qualités, il était commun qu'il soit employé au sein d'une riche famille pour s'occuper de la formation des enfants, des servants ou de la milice locale. Certains maîtres civils étaient même employés par l'armée pour la formation de soldats. Ce fut le cas par exemple pour Huang Fei Hung célèbre maître de Hung Gar, ou encore, en des temps plus récents, de Cheung Lai Chuen, le propagateur du Pakmei à Hong Kong. Dans d'autres cas, pour des maîtres plus modestes, l'étudiant fournissait de quoi subsister, par le biais de donations d'œufs, de légumes et tout autre produit de sa production. Dans les écoles claniques, il était fréquent que l'élève paye son enseignement par l'offrande d'une petite somme indéterminée offerte dans un Hong Bao 红包, l'enveloppe rouge traditionnelle. C'est de cette manière que la transmission se fait pour la majorité des maîtres avec lesquels j'ai travaillé. Pour ma part, je fuis les grandes institutions et préfère travailler avec des maîtres du Jianghu 江湖[1],

1 Jianghu 江湖 est un terme possédant un sens large et quelque peu obscur. Il renferme tout un univers riche et ambigu pouvant parfois être perçu de façon péjorative et dans d'autres cas de façon romantique. Jiang 江 signifie « rivière », Hu 湖 signifie « lac », Jianghu exprime ainsi le monde des « rivières et des lacs ». Je le définis pour ma part comme « communauté folklorique martiale ». Désignant originellement le lieu où vivaient les ermites, le terme évolua pour décrire une communauté recluse, rurale, cachée et opposée à la cour, vivant en dehors de la société, dans les campagnes et les montagnes, près des rivières et des lacs et voyageant au gré des évènements. Il évoque aussi et surtout, les hommes qui la composent. Les Jianghu sont marginaux, ils ne veulent pas s'insérer dans la société classique corrompue pour laquelle ils nourrissent une véri-

les maîtres folkloriques de villages. Si ceux-ci possèdent des écoles, elles sont constituées de deux sortes d'élèves : les élèves et les disciples. Cette seconde catégorie passe par la cérémonie du Baisi 拜师 (prosternation au maître), une cérémonie d'intronisation dont les règles dépendent de chaque enseignant et école. Lors de cette cérémonie, le disciple aspirant fait allégeance au maître. Les éléments communs aux différentes écoles sont généralement la récitation d'un texte, la prosternation devant le maître suivie de l'offrande de thé et de la remise des enveloppes rouges. À partir de ce moment, l'enseignement se fait en « porte fermée », seul ou en groupe restreint réservé aux disciples. Le programme dispensé est dès lors considéré comme étant de niveau avancé. J'ai pour ma part connu tous les types d'entraînements existant traditionnellement : au parc à la vue de tous, en groupe à l'école, seul dans la demeure du maître, dans un temple ou encore sur les toits d'un immeuble, pratique courante à Hong Kong.

Cérémonie du Baisi (Baishi en mandarin)

De nos jours les « maîtres » de ceci ou cela pullulent. Pour toi, qu'est-ce qu'un authentique Sifu ?

En dehors de tout cliché, c'est à mon sens avant tout quelqu'un qui détient une connaissance technique profonde. Bien sûr, si celui-ci possède de hautes qualités humaines ce n'en est que mieux. Il n'existe pas de diplôme de Sifu. Un beau jour, un pratiquant avancé quitte son maître, on dit alors qu'il « descend de la montagne »[2]. Il est ainsi censé être prêt à voler de ses propres ailes. À l'instant où ce dernier commence à enseigner, il devient un Sifu, et ce quel que soit le nombre d'élèves, qu'il enseigne dans une école, au parc ou encore dans sa demeure. Il existe donc de bons et de mauvais Sifu. Pour ce qui est des valeurs morales ou philosophiques, celles-ci dépendent de la personnalité de l'individu. Certains aiment pratiquer la calligraphie et discuter des Wude 武德[3] tandis que d'autres préfèrent s'enivrer d'alcool de riz et en découdre lorsque l'occasion se présente. La vérité,

table aversion et dont ils violent les interdictions par la force. Ils n'en respectent pas les lois mais leurs propres règles. Cette communauté se compose de toutes sortes d'individus, de guérisseurs, de poètes, de brigands, de moines, d'ermites, de soldats, de souverains déchus, de dignitaires évincés, d'artistes martiaux, de canailles, d'escrocs et de fugitifs ayant pour point commun d'être habiles dans la pratique martiale et de partager un sens aigu de la camaraderie.

2Analogie avec le monde religieux lorsqu'un moine quitte son maître et son temple perché au sommet d'une montagne pour aller affronter le monde une fois sa formation achevée.

c'est que la majorité des maîtres se trouve souvent être à mi-chemin entre les deux. Le maître n'est pas un moine. Il me semble important de rappeler que l'image que nous avons du maître sage est omniscient provient historiquement, avant l'influence du cinéma, des écrits de maîtres éduqués de la fin de la dynastie Ming (1368-1644) qui commencèrent à associer les théories philosophiques et métaphysiques à la pratique martiale. Cependant, ces écrits et pratiques restèrent confinés dans des cercles étroits de lettrés et de moines jusqu'à l'ère républicaine. La propagation dans la population de l'idée d'un art martial véhicule de développement personnel se fit ensuite au travers des écrits de maîtres tels que Sun Lutang ou Li Jinglin, qui furent, une fois de plus, des maîtres lettrés. Ces derniers rédigèrent de nombreuses œuvres devenues des références. Historiquement, les maîtres du Wulin 武林[4] (la communauté martiale) furent majoritairement analphabètes. Les manuscrits martiaux, les Quan Pu 拳谱, furent communément griffonnés par quelques élèves plus éduqués que la moyenne ou rédigés par un scribe spécialement commissionné. Finalement, la réalité est que dans la Chine ancienne, le maître illettré fut plus souvent la norme que l'exception.

Quelles sont les qualités du disciple ?

De mon point de vue, l'opiniâtreté, l'étiquette (le témoignage du respect) puis les qualités de loyauté et de fidélité. Bien que, comme je le mentionnais préalablement, chaque maître retient des critères qui lui sont propres, je crois que ce sont les valeurs sur lesquelles tous s'accordent. L'étude de l'art martial auprès de différents enseignants fut depuis toujours tabou, même si c'est en réalité un secret de polichinelle. En effet, de tout temps les élèves partaient solliciter l'enseignement de différents maîtres en cachette du leur (Lam Sai Wing 林世荣, élève le plus émérite de Huang Fei Hung 黄飞鸿, n'eut pas moins de neuf maîtres différents!). C'est même, je crois, une chose nécessaire à l'évolution des arts martiaux. Historiquement, de merveilleux systèmes se sont formés par ce processus ; je mentionnerai spécialement le style Choy Lay Fat 蔡李佛拳, école créée par Chan Heung 陈享 aux alentours de 1836 sur la base de trois enseignements ou encore le style Choy Mok 蔡莫派, boxe hybride développée sur la base de dix boxes différentes. Dans certains cas, les maîtres acceptaient et supportaient cette démarche, d'autres fois, l'élève devait attendre le décès de son mentor avant de solliciter les enseignements d'un autre professeur. Pour en revenir à ta question, bien entendu, si le caractère moral est de premier ordre, il ne serait possible d'envisager d'accepter comme disciple un élève aux qualités techniques médiocres. Ce dernier se doit de posséder les compétences requises, il en va de la pérennité de l'école.

D'un point de vue technique, qu'est-ce qui différencie le Fatsan Pakmei des autres formes de boxe chinoise du Sud et du Nord ?

Le Pakmei est considéré comme étant un style Hakka, une population venue des plaines du centre de la Chine et ayant gagné le sud par diverses vagues de migrations successives. Du point de vue de la structure, les boxeurs de l'ethnie Hakka aiment arrondir le dos, conserver les coudes proches du corps et adopter une posture de niveau moyen appelée *sam kok ma* 三角马 qui préserve une parallèle parfaite entre les deux jambes permettant ainsi d'assurer une excellente stabilité lors des déplacements. Ces boxes utilisent généralement un type de *fajing* (jaillissement de l'énergie) appelé *geng jat ging* 惊扎劲 (puissance explosive soudaine). Pour toutes ces raisons, les boxes Hakka diffèrent beaucoup des autres styles, du Nord comme du Sud. Pour ce qui est spécifiquement du style Pakmei de Foshan, le système emploie toutes les armes du corps, mais l'accent est placé sur l'utilisation de la double image du tigre et du léopard, tant pour les techniques que pour les attributs psychologiques se référant à ces deux animaux. Sa stratégie de combat se distingue par une forme d'attaque par volées de coups rapides tout en avançant droit dans la ligne de feu. Bien que l'accent soit mis

3 Les Wude 武德, Vertus Martiales, sont constituées des cinq règles de conduite prônées par le confucianisme, les Wu Chang 五常 qui sont : Bienveillance (Rén 仁), Droiture (Yì 义), Politesse (Lǐ 礼), Sagesse (Zhì 智) et Loyauté (Xìn 信) auxquelles se sont vues ajouter le Courage (Yǒng 勇).

4 Le Wulin 武林 « Forêt Martiale » est le terme employé pour nommer la communauté martiale à laquelle chaque maître s'identifie.

sur l'utilisation de la distance de combat courte (*thune kiou* 短桥), la distance longue (*cheung kiou* 长桥) est également travaillée. Sa psychologie hautement agressive exhorte le pratiquant à développer une intention de destruction supérieure à celle de son adversaire, le but étant de le déborder, de s'imposer à lui avec violence. Le pratiquant de Pakmei doit donc arriver à développer une grande vélocité, une gamme de technique extrêmement variée, mais également une puissance explosive « électrique ». C'est un système extrêmement pragmatique.

Comment s'articulent le travail des formes et la recherche d'efficacité martiale ?

Tel que je le mentionnais plus haut, le travail des formes et le combat ne devraient pas être séparés. Les formes sont le répertoire technique du style dans lequel nous devons puiser afin de le rendre utilisable. Ainsi, il existe dans les arts martiaux chinois deux notions essentielles, mais pourtant méconnues en occident qui sont *san sao* 散手(séparation des mains) et *sao fat* 手法 (loi des mains). Les *san sao* sont les applications des mouvements contenus dans les formes. Les *sao fat* sont l'utilisation de ces dits mouvements réagencés au bon vouloir du pratiquant en fonction des changements de situation et tout en suivant la stratégie de combat. À l'instar de l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, nous étudions l'alphabet avec lequel nous composons des mots, puis, des phrases ayant un sens, dans le respect des règles de grammaire et de conjugaison. Nous sommes alors en mesure d'interagir avec nos interlocuteurs en adaptant notre discours en fonction de leurs réponses. Dans le domaine du combat, c'est identique.

Quelle est la place des armes dans ton programme d'enseignement ?

Je dispense l'enseignement des armes indépendamment du style pratiqué. Par le passé, il n'était pas rare que des maîtres tissant des liens d'amitié s'échangent des formes d'armes. Le maître de Hung Gar de Hongkong Chow Wing Tak 周永德 affirmait que pour la pratique armée, il ne faisait pour sa part aucune distinction d'école. J'en fais de même, sauf si une arme porte profondément la structure du style dont elle provient. Puis j'essaie d'adapter mon enseignement en fonction des capacités et

besoins de chaque élève. Certains préfèrent les armes doubles qui demandent une bonne coordination, d'autres les armes longues et lourdes, etc. Si un élève n'a pas de préférence, j'enseigne en partant des quatre armes de base qui sont le bâton, le sabre, l'épée et la lance. Si à cela nous ajoutons une arme à crochet, nous pouvons alors aborder par la suite une gamme d'armes presque infinie. Plus on en connaît et plus l'étude de nouvelles armes est accessible. Nombreuses sont celles qui s'avèrent être des combinaisons de diverses armes et en prennent donc les caractéristiques ainsi que les manœuvres principales. On pourrait citer par exemple le « trois pointes et deux lames » *san jian liang ren dao* 三尖兩刃刀 qui contient des techniques provenant de la lance, de la hallebarde et de la lance crochet, ou encore la « canne » (*zhang* 杖) qui reprend quant à elle des manœuvres d'épée à double tranchant et de crochet « tête de tigre ». Au-delà de la satisfaction de perpétuer un héritage ancestral qui se perd, la pratique armée permet de donner des compétences dans le domaine de la défense personnelle. Après avoir étudié de nombreuses armes, nous sommes en mesure de nous servir de n'importe quel objet qui se trouverait à notre portée et de l'utiliser en fonction de sa forme.

Je sais que tu es un collectionneur d'armes traditionnelles averti et que, par ailleurs, tu mènes un travail de préservation des pratiques armées qui subsistent encore dans la Chine rurale. Parle-nous de ces passions.

Comme je le mentionnais, la révolution culturelle de Mao a impacté considérablement la mémoire des maîtres de mon école en matière de pratique des armes[5]. Considérant que celles-ci représentent une partie importante des arts martiaux chinois, j'ai entamé un travail de recherche en me dirigeant vers le maître Tsé Wing Ming 谢永铭 de Hong Kong qui, en raison de soucis de santé, m'a redirigé vers son élève, le Sifu Lai Chun Wah. Auprès de ce dernier, j'ai étudié une très large gamme d'armes qui compte aujourd'hui près de quatre-vingts formes. Certaines sont classiques, telles que la lance, le sabre, l'épée, la hallebarde… D'autres sont plus rares telles que les doubles Ji courts, les doubles piques Emei, la grande hache et d'autres encore qui sont extrêmement rares, car ne provenant que d'un style unique. Je les distingue en quatre catégories : les armes qui descendent de pratiques militaires, les armes utilisées par les artistes martiaux civils, les armes agricoles et, finalement, les armes par détournement. Cette passion pour les armes anciennes m'amena à voyager dans des villages pour étudier des instruments spéciaux appartenant à des traditions qui le sont tout autant. Parallèlement, j'ai eu l'occasion d'acquérir une première paire d'armes antique en fouinant chez un antiquaire de Foshan. De fil en aiguille, à chacun de mes voyages, j'ai cherché de nouvelles pièces au milieu des étals poussiéreux. Ma collection s'élève à ce jour à environ soixante-dix pièces. Mon Sigung dans le domaine des armes, Tsé Wing Ming est un collectionneur d'épées chinoises antiques dont il s'est fait une spécialité depuis le milieu des années 1970. Il possède des épées de la dynastie Qing (1644-1911), mais également, ce qui est bien plus rare, quelques-unes provenant des Ming (1368-1644). Je ne désespère pas de devenir un jour l'heureux propriétaire d'une partie de sa collection. Il est aujourd'hui plus difficile qu'il y a quelques années de se procurer des armes anciennes, la Chine ayant interdit l'export et bloquant les pièces aux frontières. Il faut donc se tourner vers les spécimens déjà présents en Occident ramenés par des soldats européens au court du XIX siècle. Mais ceux-ci suivent l'inflation du marché et certains vendeurs internationaux en ont fait outrageusement exploser les prix au cours de ces dix dernières années.

Ta démarche s'apparente à celle que l'on rencontre parmi les chercheurs des arts martiaux historiques européens. Il s'agit de retrouver la dimension originelle de ces escrimes...

Outre posséder des pièces uniques portant en elles une longue histoire, l'intérêt de ces armes de collection est en effet de permettre d'appréhender leur pratique avec une perception bien plus proche de la réalité. Ainsi, alors que les athlètes du wushu moderne vont swinguer n'importe comment des sabres pesant 250 grammes, les 950 grammes de la pièce antique t'imposent le respect. Tu sens instantanément que ce que tu as entre les mains, ce n'est pas un jouet. À ce sujet, précisons également

5 Durant cette révolution, toutes les pratiques traditionnelles furent réprimées. Le mot d'ordre fut « éradication ». Au cours de cette période, de nombreuses formes d'armes furent perdues en raison de l'interdiction de les pratiquer. Les armes furent fondues pour en récupérer le métal.

que la pratique des armes est régie par des lois qui sont propres à chacune et sont transmises de génération en génération par le biais de formules. Ces sentences héritées de l'expérience des anciens résument leur usage et doivent être respectées tant pour une utilisation optimale de l'arme que pour garantir la préservation de l'intégrité physique de son utilisateur. Je pourrais citer par exemple pour la pratique du *jian* 剑 (l'épée à double tranchant) « l'épée ne s'enroule jamais autour de la tête » (*jian wu guo shou* 剑无过首), information importante prémunissant l'adepte d'une éventuelle auto-décapitation. ! Ainsi, avoir connaissance de ces formules est d'une grande utilité. Grâce à elles, l'on peut déterminer si une forme est légitime ou au contraire de création récente. Du point de vue de leur design, à l'exception des armes militaires qui possèdent des normes précisément détaillées dans les manuscrits anciens (mais qui se sont malgré tout grandement transformées au fur et à mesure du passage du temps), les armes civiles ne présentent quant à elles aucune standardisation. Les répertorier toutes est alors une chose impossible. Nous en rencontrerons toujours de nouvelles rentrant difficilement dans une catégorie spécifique. Sans compter que nombre de spécimens sur le marché de l'antiquité sont des armes de soldats et ne sont pas, ou plus, utilisées dans les arts martiaux. C'est un très vaste sujet dont l'expertise demande beaucoup de recherches.

Une arme d'hast singulière, le « trois pointes et deux lames »

Existe-t-il une dimension prophylactique ou thérapeutique dans l'école Fatsan Pakmei. Les pratiques de santé y ont-elles une place ?

Au risque de décevoir, non, aucune. En tout cas pas dans le sens où les gens l'entendent. Je crois que la pratique physique sportive, quelle qu'elle soit, possède des effets thérapeutiques ou au minimum, préventifs. La course à pied, la natation ou le cyclisme sont autant de sports favorisant le bien être du corps et de l'esprit. Je trouve que la dimension purement prophylactique des arts martiaux est surfaite, ou alors il faut définir précisément ce à quoi l'on se réfère. Entendons-nous bien, l'art martial touche de très vastes sujets tels que la culture, l'histoire, la philosophie ou le bien être... c'est un diamant à milles facettes qui demande un temps infini pour en faire le tour. Physiquement, s'il est supérieur en bénéfice à d'autres types de pratiques corporelles, c'est en raison de l'éventail de ce qu'il aborde, à savoir le travail de la respiration, des assouplissements, de la force, de l'agilité,

de l'ambidextrie, de la mémoire, des réflexes… En ce sens, il contient donc plus de vertus que nombre d'autres sports. Cependant, si l'on aborde les bienfaits liés à sa dimension « interne », c'est un tout autre sujet qui, à mon avis, alimente des discussions stériles depuis bien trop longtemps. Qu'est-ce que l'interne ? Ma définition est simple : qu'il s'agisse d'une pratique lente ou rapide, à partir du moment où un mouvement est couplé à une respiration consciente et contrôlée, nous pouvons dès lors le définir comme étant interne. Je ne peux m'empêcher de développer ma pensée au sujet d'autres disciplines : que fait le tennisman lorsqu'il frappe sa balle en émettant un son (le kiaï japonais) provenant de ses entrailles au moment de l'effort ? Que fait un chanteur qui utilise une respiration costo-abdominale pour placer sa voix ? N'est-ce pas de l'interne ? Une forme de qigong qui s'ignore? De fait, je considère la majorité des styles d'arts martiaux chinois comme étant internes. Puis, la distinction historique entre interne et externe est, rappelons-le, plus d'ordre politique qu'autre chose, la séparation s'étant faite tardivement de façon tout à fait arbitraire. Avant d'être un véhicule de développement personnel, ou thérapeutique (s'il en est…), l'art martial est, un art de défense et d'attaque. Ainsi, pour te répondre clairement, bien qu'il soit un système interne/externe, le Pakmei a été indubitablement créé pour le combat.

À Hong Kong, il fut un temps où la boxe Pakmei avait mauvaise presse. Que peux-tu nous dire à ce sujet?

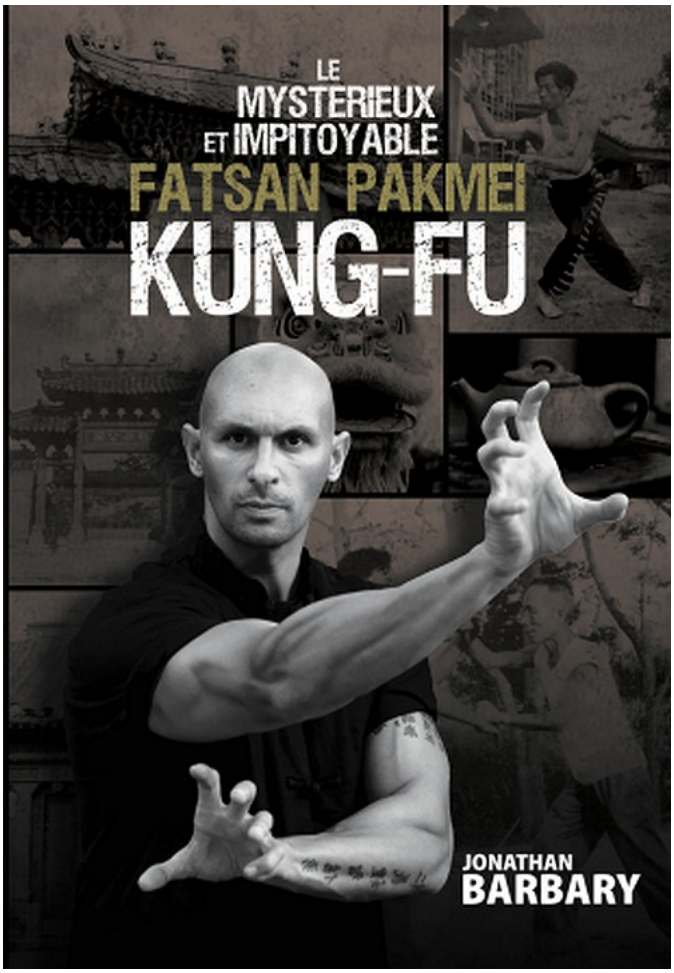
En effet, le style Pakmei fut étroitement lié aux mafias Hongkongaise par le biais du maître Cheung Lai Chuen 张礼泉, le propagateur du Pakmei à Canton, Hongkong et Macao. Ce dernier officiait à Canton pour le compte de la police du Guomindang (le Parti nationaliste) et lorsque le Parti communiste prit le pouvoir en Chine en 1949, son groupement s'établit à Hong Kong créant par la suite la 14K, une mafia très puissante qui tenait Kowloon. Certains de ses élèves extorquaient de petits commerçants et s'adonnaient à des crimes et délits en tous genres. Cela ternit la réputation du style et du maître. Ajoutons à cela le caractère déloyal du moine Pakmei à l'égard du temple de Shaolin provenant de la légende de la création du style et nous avons alors une combinaison parfaite favorisant le développement d'une réputation sulfureuse. Bien que ce fut indiscutablement le cas pour le Pakmei, ce le fut également pour de nombreux autres styles. Mon maître Lai Cheun Wah m'expliqua qu'à Hong Kong entre les années 1950-1980, les parents dissuadaient leurs enfants de rejoindre les écoles de kung-fu, celles-ci étant souvent considérées comme des repaires de bandits. Lorsque chez nous on s'imaginait, par l'influence du karaté et de l'esprit japonais véhiculé par le cinéma, que l'art martial enseignait la discipline et une sorte de spiritualité, au même moment à Hong Kong il en allait tout autrement! Les écoles de kung-fu furent de tout temps liées à des organisations criminelles, et comme elles furent des lieux d'apprentissage de techniques de combat, nous pouvions paradoxalement y trouver autant de policiers que de malfaiteurs entre lesquels se créaient des relations interpersonnelles complexes. Ce petit monde cohabitait ainsi sous le même drapeau dans une sorte d'équilibre soutenu par la notion de loyauté envers le clan. En d'autres termes, les adeptes se côtoyaient et ignoraient sciemment leurs activités respectives par déférence envers l'école.

Le fondateur légendaire de la boxe Pakmei est souvent dépeint par les films hongkongais comme un moine renégat. Comment ce personnage ambigu est-il perçu au sein de ton école?

Pour être tout à fait honnête, je pense qu'ils n'en ont que faire et je crois bien être le seul à m'être interrogé sur sa potentielle existence. Si tu questionnes mon maître sur le développement du style, il te répondra certainement que tout ce qu'il sait, c'est qu'il allait au parc avec son père deux fois par jour, une fois tôt le matin avant l'école puis en fin de journée à la sortie de celle-ci et qu'il devait répéter des séries de frappes sans se poser de questions. Pour la majorité des pratiquants, ce qui importe c'est la pratique.

Fatsan (Foshan en mandarin) a été l'un des hauts lieux historiques du kung-fu du Sud. Cette ville est-elle encore aujourd'hui digne de sa réputation?

Foshan possède une histoire riche et fut en effet prolifique en matière de création et de développement d'arts martiaux. Il est vrai que la « fièvre kung-fu » a gagnée la ville et l'on peut y observer un certain nombre de « maîtres » ayant pignon sur rue changer étrangement de discipline au gré des modes. Ce phénomène est d'ailleurs encouragé par le gouvernement local qui désire faire de Foshan « la ville des arts martiaux ». Il va sans dire que ce type de promotion à grande échelle, pour attirer le touriste, n'est jamais très bon pour la qualité des diverses pratiques. Je crois cependant qu'il existera toujours des maîtres de l'ombre travaillant avec sérieux et ferveur dans le respect des traditions. Il faudra savoir les chercher et les reconnaître avec discernement...



Venons-en à ton livre, Le mystérieux et impitoyable Fatsan Pakmei kung-fu. *Celui-ci est particulièrement complet. C'est un très bel ouvrage de près de quatre-cents pages richement illustrées. Il s'agit à la fois d'un récit de ta quête ainsi que d'un exposé exhaustif de l'école Fatsan Pakmei. Comment est né ce projet d'écriture et combien de temps t'a-t-il fallu pour le mener à bien?*

Je te remercie ! Ce nouvel ouvrage est en fait la version agrandie et revisitée de son grand frère sorti en 2011. Voulant en faire une version anglaise, je me suis dit qu'il avait vieilli et que je ferai bien de tout reprendre depuis le début en l'améliorant, fort de plus de dix années d'écriture et de mise en page d'autres publications. Le processus complet me prit trois années. Je m'y suis mis durant le premier confinement. Voyant en toute crise une opportunité, j'ai alors sauté sur l'occasion. Étant l'unique ouvrage publié dans le monde sur le Pakmei de Foshan, j'avais à cœur de développer tout ce qui me semblait important, de la légende à l'histoire, de la culture à la philosophie, des concepts structuraux à la technique … touchant ainsi toutes les facettes possibles d'un art martial digne de ce nom. La motivation de cette publication est avant tout de faire connaître et reconnaître ma lignée, mais également de laisser un héritage à la postérité. Je profite de l'occasion pour te remercier une nouvelle fois pour ton aide qui me fut très précieuse au moment de sa finalisation ainsi que pour ta préface.

Après ce travail, comptes-tu te recentrer sur tes activités d'enseignant et propagateur du Fatsan Pakmei ou envisages-tu d'ores et déjà d'autres publications?

Partager mes connaissances est pour moi une immense source de plaisir, que ce soit lors de stages ou par le biais de publications diverses. Je ne vais donc pas m'arrêter là. J'ai pour projet d'écrire un ouvrage présentant toutes les boxes que l'on peut trouver dans la province du Guangdong à l'extrême sud de la Chine. J'identifierai les diverses aires géographiques ayant vu naître des groupes de styles, les villes importantes dans leurs diffusions, puis je traiterai de chaque boxe en présentant chaque lignée et en soulignant les diverses influences. Bien sûr, j'exposerai l'historique de chacune, leurs origines, leurs caractéristiques techniques, leurs curriculums et leurs maîtres les plus représentatifs. Une fois ce travail accompli, j'en prévois un suivant qui zoomerait sur une culture populaire et martiale bien spécifique de l'Est de cette même province. Enfin, j'ai un autre projet de publication, dans un futur plus lointain, qui me tient à cœur. Je projette de rédiger une encyclopédie exhaustive des armes du wushu. Celle-ci présentera tout ce que nous pouvons trouver et en dévoilera les origines historiques et leurs transformations au fil des âges. Les idées ne manquant pas, je souhaite réussir à trouver le temps pour mener à bien tous ces projets.

C'est ce que je te souhaite également. Merci Jonathan pour le temps que tu nous a consacré.

Propos recueillis par José Carmona

www.shenjiying.com